

Chanson du promeneur
pour former
une seconde préface



La chanson du promeneur solitaire se chante sur une musique d'accordéon, l'instrument aussi cher aux ouvriers bruxellois qu'à Pierre Mac Orlan.

Partir!

Voilà ce qu'est devenue l'invitation au voyage.

Un infinitif de deux syllabes. C'est bref. L'insatisfaction contemporaine parle un langage laconique et ce laconisme correspond, dit-on, aux moyens en usage, aux progrès techniques, à la vitesse, aux rythmes nouveaux.

Partir, prière brève. Voyager, s'évader. Pullman, avion, automobile. La boule terrestre a réellement rétréci sous la résille de routes, de chemins maritimes, terrestres, aériens, dont on l'a enveloppée. Elle semble ne plus tenir dans la main du Destin qu'une place toute petite. Les hommes déjà lèvent les yeux vers les étoiles où ils bâtissent, en rêve, des stations et des ports.

Croisières multicolores, blanche, noire, jaune. Rien ne les arrête, ni le sable, ni la neige, ni le soleil ardent, ni la glace, ni la tempête, ni les révolutions, ni les troubles,

ni la mort. Tous, et les meilleurs sacrifient à ce désir d'impermanence. Une fuite multipliée les sollicite. Les hommes vont, ils s'agitent sous toutes les latitudes et croient, au cours de leurs randonnées, saisir autre chose que leur ombre.

Partir.

« La route qui mène à ton cœur fait le tour de la terre et tu ne trouveras au bout que toi-même et tes désirs inapaisés. »

La pensée exprimée par Guy de Pourtalès prend un air de maxime hindoue.

Pourquoi ne pas changer un moment de refrain? Rester et voir. Il est autour de nous des trésors. Nous irons, quelques instants au gré de notre fantaisie, au gré de notre mémoire et comme si un fil invisible nous retenait à l'épée de Saint-Michel, à la flèche blanche de l'Hôtel de Ville.

Si tel est notre lot, d'ailleurs, il ne dépend que de nous de l'embellir.

Demeurons et regardons! Foin de la vie végétative! Il sera pour nous des voyages dans l'espace et dans le temps.

Vos vingt ans, les voici, sur le chemin qui conduit à l'Exposition de 1910, dans les plaines du Solbosch. Il y est de la liesse, de l'enthousiasme. Mais ne trouvez-vous pas que l'insouciance prend soudain un goût particulier?

O saveur de l'inquiétude dont notre bouche fut remplie et à quoi nous avons pris un plaisir prolongé. Mais est-ce notre faute? Sommes-nous responsables de ce que la tourmente commence là, et qu'elle ne nous abandonne point? Nous nous arrêterons pendant quelques instants en cette année qui forme transition. Bruxelles commençait à dépouiller, dans un certain désordre, son air provincial et l'on devinait parmi bien d'autres choses que des floraisons nouvelles s'apprêtaient à éclore.

De cette plaine qui se trouve aux confins de notre jeunesse, nous remonterons jusqu'aux régions aujourd'hui désertées où sourdent les tendances actuelles. Minces filets d'eau, elles paraissent quitter à regret le calme où elles se forment. Elles s'amplifient petit à petit. Elles se gonflent peu à peu. Nous les suivrons, nous marcherons le long de leur cours élargi. Nous surveillerons leurs méandres et leurs détours et elles nous mèneront des entours agrestes et placides de 1830 jusqu'à la ville qui est la nôtre.

La mémoire est un domaine enchanté. Après cette équipée immobile faite d'images, de souvenirs, nous nous efforcerons de prendre chez nous, dans nos murs, tel que l'offre Bruxelles d'aujourd'hui, le sens mystérieux de ce temps.

Certes, nous ne dédaignerons pas les gloires consacrées. Nous irons, au détour de la route, au hasard de la promenade, saluer les dieux familiers que nous ne

voulons pas méconnaître. Ils sont présents dans le panorama de la ville rajeunie. En identifiant les nouveaux venus, parmi les édifices, nous admirerons encore nos clochers, tours, toits aigus, ogives, pignons et contreforts. Nous nous reposerons parfois sous le porche des bâtiments d'autrefois ou dans leur ombre. Point d'ingratitude vis-à-vis du passé. Faut-il s'y réfugier et n'en point vouloir sortir parce qu'il offrirait seul une retraite sûre et que ce qu'il a produit serait le meilleur? Est-il vrai que la pensée, l'effort, le travail n'habiteraient que les âges lointains? Est-il vrai qu'il n'est dans le contemporain que des raisons de regrets et de lamentations? Pour ceux qui l'aiment, cette admiration sans risques! Il en est d'autres heureusement pour qui la vie seule importe, ou qu'elle se cache, et qui n'hésitent pas à quitter les vestiges anciens pour s'en aller devant eux, à l'aventure.

Allons du côté de la ville qui vient! Elle n'est pas sans défaut et ne prétend pas l'être. Si nous la critiquons parfois, ce sera pour mieux nous émouvoir. Il y est de la grandeur, de l'harmonie, de la simplicité. Il y est un labeur reconnaissable. Il y est un effort digne de celui qui l'a précédé et qui s'ajuste à lui et le continue. Il y est de l'humanité, enfin, authentique et vivante.

Nous différons de nos aïeux en ce que nous avons l'enthousiasme moins prompt. C'est peut-être ce que l'on appelle une crise de confiance. Allons du côté de la ville qui vient! Elle nous aidera à nous guérir.

ALBERT GUISLAIN

BRUXELLES

Atmosphère 10-32

PHOTOS DE WILLY KESSELS

1932

L'ÉGLANTINE

Paris - Bruxelles

<i>Dialogue pour servir de première préface : variations sur le modernisme à Bruxelles</i>	9
<i>Chanson du promeneur pour former une seconde préface</i>	23

PREMIÈRE PARTIE. — 1910.

Sous la Comète et sous la pluie	31
Bruxelles-Exposition	51
Petites nouvelles.	69
Rouge, jaune, noir	81

DEUXIÈME PARTIE. — *D'un rythme à l'autre.*

Modifications	95
Transformations.	111
Rythme nouveau	125
Carrefour	139
Atmosphère	149
Commerce	161
Architecture	179
Beaux-Arts	195

TROISIÈME PARTIE. — *Sur ondes courtes.*

Quelques réalisations :	
Un Palais des Beaux-Arts	215
Une Université	225
Un arboretum.	235

Un hôpital	243
Un Musée colonial	253
Un Institut des arts décoratifs	263
Un Observatoire	273
Un port maritime	281
Un champ d'aviation. — Un palais des sports. — Un stade sportif	287
Un Institut national de radiophonie	301
<i>Méditation sur la terrasse pour servir d'épilogue . .</i>	<i>309</i>